Mémorial de Saint-Cloud 1974

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1974)

SOMMAIRE

Fernand-Alix GAMBEY (1898 Lettres) 3
Georges URIOT (1906 Lettres) 4
François LIMOUZIN (1909 Sciences) 6
Louis DEFOND (1920 Lettres) 7
Georges BEROS (1922 Lettres) 9
Jean HOLVECK (1922 Lettres) 12
Albert LERMUSIAUX (1931 Sciences) 15
Claude CRISTIN (1958 Lettres) 21
Autres deuils 23

Fernand-Alix GAMBEY

(1876-1972)
Promotion 1898 (Lettres)

FERNAND-ALIX Gambey est né le 15 février 1876 à Nozay (Aube). Sorti de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud en 1900 et pourvu du professorat des Lettres, il fut envoyé en Autriche et en Allemagne comme boursier d'études.

Il exerça ensuite, jusqu'en 1910, les fonctions de professeur à l'Ecole Normale de Douai et à celle de Laon, où il se maria. Entre temps, il subissait avec succès le certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes (allemand) et le certificat d'aptitude à l'Inspection primaire.

En 1910, il fut appelé aux fonctions d'inspecteur primaire qu'il exerça d'abord à Ajaccio — et qui furent interrompues pendant la guerre de 1914-18 à laquelle il prit part — puis à Sélestat (Bas-Rhin).

Nommé Directeur de l'Ecole Normale de Chaumont pour quelques mois, il reprit ensuite ses fonctions d'Inspecteur Primaire à Mézières, puis à Lille jusqu'en 1937, date où il prit sa retraite.

Rappelé en 1941 pour remplacer un collègue de Douai à la guerre, il cessa définitivement son service à l'Education Nationale en 1943, service qui avait duré 40 ans.

Il fut promu « Officier de l'Instruction Publique » en 1919. Il était aussi Chevalier de la Légion d'Honneur.

Fernand-Alix Gambey avait cinq enfants.

Il est décédé à Lille, chez sa fille, le 18 novembre 1972.

Georges URIOT

(1886-1973)
Promotion 1906 (Lettres)

GEORGES Uriot est décédé dans sa 88e année, après une courte maladie, dans sa maison natale de Coussey (Vosges).

Issu d'une famille de cultivateurs, il était entré à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Mirecourt en 1901, puis à Saint-Cloud en 1906 (Promotion Lettres). Après son service militaire, il fut successivement professeur-économe dans son Ecole Normale d'origine, puis à Belfort, et, après sa démobilisation en 1919, Inspecteur Primaire à Lure. Mais il devait accomplir l'essentiel de sa carrière universitaire comme directeur d'Ecole Normale, à Belfort d'abord, de 1921 à 1929, enfin à Dijon, pendant 18 ans, jusqu'à l'heure de la retraite.

Il en parlait souvent de cette chère Ecole Normale de Dijon où s'étaient écoulées à la fois les meilleures années de sa vie familiale et professionnelle, mais aussi les plus douloureuses, puisqu'il subit pendant l'occupation allemande la pénible épreuve de l'arrestation et de la détention, et surtout celle de l'exécution de quatre de ses normaliens, fusillés le 7 mars 1942.

« Revenu au bercail » en 1947, comme il aimait à dire, une nouvelle carrière allait s'ouvrir à cet homme solide comme les paysans de son village et ardemment dévoué à la cause publique. Elu, presque malgré lui, Maire de sa commune dès son retour en 1947, puis Conseiller Général du canton de 1951 à 1970, il devait laisser à ses concitoyens l'image d'un homme alliant une grande culture au solide bon sens des gens du terroir. Dans ses nouvelles fonctions, il allait plus particulièrement se consacrer à faire de son modeste canton un lieu touristique de plus en plus fréquenté par les

visiteurs tant Français qu'étrangers. A quelques lieues de son village, il a largement contribué à ressusciter les vestiges de Grand-la-Romaine, et à deux pas de chez lui, veillant jalousement à l'entretien de la maison de Jeanne la Lorraine, à Domrémy.

Entre temps, il avait obtenu le 1er Prix Moselly pour sa nouvelle : « Le dernier Vigneron ».

La Croix de la Légion d'Honneur devait en 1945 récompenser l'enseignant et le résistant, et l'Ordre du Mérite National, en 1968, ses activités publiques ultérieures.

Ce n'est qu'à 85 ans que Georges Uriot prit sa seconde retraite. Il avait de longue date déjà réglé lui-même, avec la minutie qui le caractérisait en toutes choses, le déroulement simple de ses obsèques paysannes, ne désirant sur sa tombe que quelques branches de sapin et de houx, coupées au Bois-Chenu qui, au loin, domine le petit cimetière où il repose désormais au milieu des siens.

Joseph BEY.

Georges Uriot avait écrit de sa main, depuis plusieurs années, la notice biographique que nous reproduisons ci-après, en y ajoutant seulement la date de son décès.

Né le 25 mars 1886 à Coussey (Vosges).
Elève à l'Ecole communale de Coussey : 1891-1901.
Elève à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Mirecourt : 1901-1904.
Maître-adjoint à l'Ecole pratique de commerce et d'industrie de Dijon : 1904-1906.
Elève à Saint-Cloud (Lettres) : 1906-1908.
Services militaires au 4e Bataillon du 79e R. I. à Toul : 1908-1910.
Professeur à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Mirecourt : 1910-1912.
Professeur à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Belfort : 1912-1919.
Mobilisé en décembre 1914 jusqu'en mai 1919.
Inspecteur primaire à Lure : 1919-1921.
Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Belfort : 1921-1929.
Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Dijon : 1921-1947.
En retraite à compter du 1er octobre 1947. Se retire dans son village natal de Coussey.
Conseiller Municipal et Maire de Coussey de 1947 à 1959.
Conseiller général du Canton de Coussey d'octobre 1951 à novembre 1970.
Avait obtenu le Professorat des Ecoles Normales (Lettres) et le Certificat d'aptitude à l'Inspection Primaire et à la Direction des Ecoles Normales.
Chevalier de la Légion d'Honneur du 25 décembre 1945.
Officier de l'Ordre National du Mérite : 1968.
Avait épousé le 4 septembre 1911, Mlle Marguerite Louis, ancienne élève de Fontenay, Professeur de Sciences, décédée le 14 mars 1963. Mort, le 27 novembre 1973.
S'est toujours efforcé de bien servir, de faire son devoir, son métier d'éducateur, son métier d'homme.

G. URIOT.

François LIMOUZIN

(1888-1973)
Promotion 1909 (Sciences)

NÉ en février 1888 à Nantes. Après l'école normale de Savenay, il entre au lycée Clemenceau de Nantes dans la classe de l'Institut Agronomique où il prépare son entrée à l'Ecole Normale Supérieure de St-Cloud. Il entre dans cette Ecole en 1909. Il est reçu 2e au professorat en 1911 (Sciences). Il accomplit son service militaire à Vincennes. Après s'être marié en 1913, il est nommé à Lorient. En 1914 il est mobilisé. Après cette guerre il rentre à Lorient et reprend ses cours. En 1925, il est nommé à l'école normale de Poitiers, poste qu'il gardera jusqu'à sa retraite.

Pendant son activité et sa retraite, il n'a cessé d'étudier les sciences, surtout les mathématiques, et la botanique. Il avait été très éprouvé par la mort en 1945 de son fils Alain, médecin lieutenant, mort pour la France en Alsace tandis qu'un autre de ses quatre enfants, Jacques, avait été envoyé en Allemagne dans le service du travail obligatoire.

François Limouzin s'est éteint à Poitiers le 5 novembre 1973.

Il était Officier de l'Instruction Publique.

Louis DEFOND

(1899-1973)
Promotion 1920 (Lettres)

SANS doute avez-vous déjà reçu la triste nouvelle du décès de Louis Defond, qu'a annoncée, — et c'est ainsi que je l'ai apprise, — « Le Monde », du 14 avril. Pour ma part, j'en suis profondément peiné.

— C'est moins à l'Ecole même qu'une dizaine d'années plus tard que j'ai pu vraiment connaître ce charmant camarade, l'un des plus distingués de la promotion 1920-1922, et dont la brillante intelligence comme la culture égalaient l'art de se faire aimer. Je l'avais retrouvé, étant moi-même alors Inspecteur primaire à Coutances, à Saint-Lô, où il débutait dans la fonction de Directeur d'Ecole Normale. Il y réussit pleinement, et tous ceux qui le virent alors à l'œuvre peuvent attester de quelle amicale estime, voire de quelle admiration, il était entouré. Il émanait véritablement de sa personne un attrait qui rendait agréable et facile toute collaboration avec lui. Mme Defond, institutrice, était une musicienne de talent. Il y avait alors deux petites filles à leur foyer.

Mon départ en 1936, pour prendre la direction de l'Ecole Normale de la Haute-Savoie, interrompit nos relations, sans que je cesse de m'intéresser à sa carrière.

Il était réformé et resta donc à Saint-Lô pendant la guerre. Peu après la libération, il fut nommé Directeur de l'Ecole Normale de Caen, mais la ville étant en grande partie détruite, il ne prit jamais le poste. Puis ce fut l'arrivée à Paris, à celui si disputé de la direction d'Auteuil. Il y resta plus d'une vingtaine d'années, et une fois à la retraite, partit, — je ne sais avec quel titre exact, — pour le Canada, au Québec, dans le cadre de la « Coopération » —. C'est alors qu'il eut le malheur de perdre sa compagne, il y a environ trois ans.

Je lui écrivis alors, mais n'eus, depuis, qu'indirectement de ses nouvelles. Je sais seulement qu'il retourna encore une année, (peut-être deux), au Canada, avant de rentrer définitivement en France. Et c'est ainsi qu'il s'est éteint dans son pays d'origine, le Loir-et-Cher, le 12 avril, dans sa soixante-quatorzième année, et a été inhumé à Couddes, son pays natal, le surlendemain.

R. THALVARD.

Georges BEROS

(1901-1974)
Promotion 1922 (Lettres)

LE 13 février 1974, alors que depuis un mois il était soigné pour une phlébite, et qu'on ne le pensait pas en danger, Georges Beros est mort, âgé de 73 ans. Il était né dans un ménage d'instituteurs, le 27 juin 1901, à Ayzieu, dans le Gers. Il fit ses études à Mirande, puis à l'Ecole Normale d'Auch. Il prépara Saint-Cloud à Lyon, et appartint à la promotion de 1922. A sa sortie, il fut nommé Professeur d'Histoire et de Géographie à l'Ecole Normale du Gers, à Auch, qu'il quitta en 1930, pour celle de la Gironde, à Saint-André-de-Cubzac, d'abord, puis à Mérignac.

Georges Béros consacra sa vie à sa famille et à ses élèves. Il se maria le 10 août 1926, à Samatan, dans le Gers, où Mme Georges Béros, elle aussi ex-normalienne, était institutrice. Deux filles naquirent de ce mariage, Georgette en 1927 et Aline, en 1930. Elles s'orientèrent toutes deux vers l'enseignement des Lettres classiques. Georges Béros était fier de ses deux filles, moins de leur réussite que de leur attitude de dévouement et de conscience à l'égard d'un métier qui était aussi le sien, et dont il avait su, ainsi que Mme Béros, leur donner le goût. Pour ses quatre petits-fils, il a été un grand-père tendre et attentif, participant à leurs jeux, guidant leurs tentatives de bricolage, les aidant à faire leurs révisions, leur apportant, à l'occasion, le renfort de résumés d'articles ou d'ouvrages. La veille de sa mort, il travaillait encore à un tel résumé.

De 1936 à 1939, j'eus le privilège d'avoir Georges Béros comme Professeur d'Histoire et de Géographie à l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Gironde, à Saint-André-de-Cubzac. Il me donna le goût de ces disciplines. Lorsque

quatre d'entre nous lui firent part de leur désir de préparer le concours de quatrième année en vue d'entrer à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, il redoubla de soins et d'attentions, nous fit des cours supplémentaires, travaillant tard le soir, avec nous, dans la bibliothèque de l'école normale, avant de reprendre la route de Bordeaux, acceptant de corriger les devoirs d'entraînement qu'il nous donnait chaque mois.

Je garde de Georges Béros le souvenir d'un professeur d'une grande rectitude intellectuelle et morale. Dans ses cours, il savait se dégager de tout parti-pris, de toute réaction subjective, et maintenait les problèmes dans leur position de rigueur rationnelle. Cet homme discret, d'allure quelque peu puritaine, s'imposait dans sa classe par son autorité naturelle, fille de son savoir et de sa conscience professionnelle. Georges Béros vivait pour son métier. Il se faisait une haute idée du rôle intellectuel et social de l'enseignant, jugeant sévèrement les fantaisistes et les paresseux. Tout son style de vie était engagement : vis à vis de lui-même, de sa famille, d'un système de valeurs intellectuelles, morales et sociales auquel il était profondément attaché. Ardent défenseur de toutes les libertés, respectueux de toutes les opinions, Georges Béros croyait en la laïcité et nous en enseignait les mérites. Une laïcité faite de générosité et d'accueil, de respect des opinions d'autrui, à l'opposé du sectarisme, mais intransigeante sur les principes.

On ne faisait jamais appel en vain au dévouement et au sens des responsabilités de Georges Béros. Il fut longtemps membre de la commission administrative paritaire des professeurs d'école normale, et il s'occupa activement, pendant plusieurs années, et de façon totalement désintéressée, du syndicat des professeurs d'école normale.

Tout ce qu'il faisait était fait avec méthode, persévérance et ardeur. Georges Béros a constamment modifié et approfondi ses cours, élargi son information, sans en tirer d'autres satisfactions que celle de bien faire son travail. Ses activités extra-universitaires étaient celles d'un homme cultivé, curieux d'expositions de peinture, intéressé par l'actualité littéraire, économique et politique. Depuis qu'il était à la retraite (1966), il avait ajouté à ses activités intellectuelles et sportives (promenades à pied ou à bicyclette) la pratique, et presque la passion, du jardinage.

De l'armée, Georges Béros parlait fort peu, ainsi que des épreuves de captivité, qu'il supporta avec courage. Il était capitaine de réserve. Fait prisonnier à Laval, en juin 1940,

il n'est rentré qu'en juillet 1945, après avoir été à l'Oflag XIII A, près de Nuremberg, et IV D, près de Dresde, où il endura les plus sévères privations. Pendant ces années de captivité, il travailla assidûment, exploitant toutes les ressources de la bibliothèque du camp, mettant en fiches les ouvrages importants, construisant des synthèses dont on put apprécier, par la suite, la vigoureuse clarté. Le travail intellectuel fut, pour lui, une sorte d'hygiène morale.

Ceux qui eurent le privilège de le fréquenter hors de l'Ecole, ont pu découvrir ses riches qualités de cœur. Sans doute au cours des conversations qu'ils ont échangées avec lui, ont-ils trouvé un vif plaisir à l'entendre formuler sur les hommes ou sur les événements des jugements concis, toujours spirituels, amusés ou caustiques.

Nous nous inclinons respectueusement devant la douleur de Mme Georges Béros, et nous prions ses deux filles et ses gendres, M. Bernard Cazes, Administrateur Civil au Commissariat au Plan et notre camarade Louis Arénilla, ancien élève de Saint-Cloud, Inspecteur d'Académie à Melun, de croire à notre profonde sympathie et d'accepter nos condoléances attristées.

Guy LASSERRE.

Jean HOLVECK

(1894-1973)
Promotion 1922 (Histoire et Géographie)

LE 10 mai 1973, Jean Holveck s'est éteint à l'hôpital civil de Strasbourg après quatre semaines de lutte et de souffrances. Il avait accompli une carrière de professeur exemplaire et les plus hautes autorités civiles et académiques, beaucoup d'anciens élèves et d'amis ont honoré sa mémoire au moment de ses obsèques.

J'avais rencontré Holveck à Lyon où nous fûmes élèves de quatrième année à l'E. N. I. pour la préparation au concours d'entrée à Saint-Cloud. C'était en 1922, nous étions sélectionnés, entraînés à un travail ardu, persuadés de la nécessité d'un effort continu. Après 1918 on avait envoyé un certain nombre d'instituteurs alsaciens en stage dans les écoles normales de l'intérieur. Holveck était du nombre. Il avait déjà enseigné dans deux écoles primaires alsaciennes ; marié, ancien combattant, il était donc plus âgé et plus expérimenté que nous. On le remarquait pour sa haute taille et sa belle prestance, il s'imposait par sa personnalité et son intelligence. Il fut le premier candidat de sa province admis à Saint-Coud au concours normal. Non seulement ses premières études s'étaient passées dans les écoles allemandes, mais il avait subi pendant cinq ans la dure discipline de l'Ecole Normale Impériale de Phalsbourg. En 1914 il avait été incorporé dans la garde ; ses connaissances en physique l'avaient fait affecter au corps des télégraphistes, ce qui lui permit de revenir indemne et même à la fin de la guerre de faire passer un convoi de matériel de transmission dans les lignes alliées ; il aurait été fusillé si les autorités allemandes avaient pu trouver le délinquant. Il appréciait la pédagogie pestalozzienne qu'on lui avait

inculquée, conservait un méthodisme qui alimentait nos discussions.

Né en 1894 à Rothau dans la vallée de la Bruche, ce Vosgien avait appris notre langue « en suçant le lait maternel ». Il se considérait à juste titre comme un parfait fils de l'Alsace et un privilégié grâce à son milieu familial. Sa mère d'origine russe, lui avait donné de bonne heure le goût de la musique, son père, ancien normalien, mais patriote français trop intransigeant pour faire un fonctionnaire impérial, avait orienté ses études françaises et atténué l'imprégnation germanique ; une importante bibliothèque bilingue l'orientait déjà vers cette double culture qui fera l'objet de sa fierté.

Dans un discours émouvant prononcé le 30 janvier 1971, au cours de la cérémonie de remise de l'insigne de Chevalier de l'Ordre national du Mérite, le vieux professeur parlait ainsi de Lyon : « Quelle révélation, quelle fringale de savoir ! Quelle forte préparation pour forcer la porte de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud ! »

Nous entrâmes de concert dans cette belle Ecole, idéalement située, et ce furent deux années inoubliables. Holveck enthousiasmé sans doute par le professeur Edouard Driauld si attirant, si sympathique avec son beau visage encadré d'une grande barbe blanche, devint un historien-géographe.

Son objectif était clair et sans déviations : le retour au pays.

Dès 1924, nommé à l'E. P. S. de Strasbourg, appelée Ecole de l'Ill, c'est un enchantement : « Autorité jamais contestée, élèves modèles, sérieux, attentifs, travailleurs, les succès aux examens atteignent des chiffres record » et pourtant beaucoup de ces jeunes gens sont issus de milieux très modestes, voilà la vraie démocratisation.

Sans doute, notre jeune professeur pense-t-il, alors, pendant un certain temps aux fonctions administratives : préparation à la direction des Ecoles normales avec l'Inspection primaire comme étape intermédiaire, mais la maladie interrompt ses nouvelles études. Et puis, il y a trop à faire en Alsace pour un maître comme lui : enseignement à Strasbourg et Colmar, non seulement aux Ecoles Supérieures mais aussi aux Ecoles Normales.

Pendant la deuxième guerre mondiale, replié au Collège classique d'Avallon il prépare le C. A. P. à l'enseignement de l'allemand dans les lycées ainsi qu'un diplôme d'Etudes supérieures, étape sur le chemin de l'Agrégation, mais à peine rentré à Strasbourg, la pédagogie appliquée le ressai-

sit : Collège moderne et Ecole Normale. Admis à la retraite à 67 ans, ayant dépassé la limite d'âge, il continue à enseigner au lycée Fustel de Coulanges jusqu'à 74 ans. Il s'est donné aussi à des emplois périphériques :

Cours de phonétique, de français et d'allemand pour les étudiants étrangers, conférences à l'intention des employés municipaux pour l'emploi du langage administratif, de 1946 à 1959 cours de vacances pour les candidats à la 2e session du baccalauréat ; il faut y ajouter les leçons particulières, les conseils aux anciens élèves et à tous ceux qui venaient frapper à sa porte.

Avec le passage des années un tel régime finit par ébranler les constitutions les plus solides et pourtant, M. Holveck passait pour un « dur », doué d'une énergie, d'une force de résistance infatigables, d'une grande charité, mais surtout d'un amour illimité pour son métier. Grâce à ses trois passions dominantes : vocation pour l'enseignement, goût de la musique et amour de la nature, il supporta les peines, les frustations, les pertes matérielles qui ne lui furent pas épargnées. Bien plus, il fut heureux !

Pendant les dernières années de sa vie, affligé de graves maladies, il pensait à sa fin, il s'y était préparé. Avec une fidélité touchante à notre vieille Ecole, il fit don de ses collections de livres et de documents à des institutions dirigées par d'anciens Cloutiers : Institut d'Histoire moderne de l'Université des Sciences humaines, Ecoles normales. Bien entouré, soigné avec affection et compétence, son existence fut prolongée au maximum, il put conserver à la fois activité et optimisme.

Sa perte nous afflige et nous laisse un vide, il faisait partie de notre jeunesse. Hélas, il a quitté ce bas monde, mais son souvenir et le bien qu'il a fait demeurent. A la femme admirable qui fut pendant tant d'années son soutien et son aspiration, maintenant immobilisée à l'Institut de Traumatologie à la suite d'un malheureux accident, à son beau-fils si dévoué, le docteur Roger Ottinger, éminent spécialiste dont les soins lui permirent de continuer pendant au moins quatre années cette vie, en pensant au vers de Goethe :

« Grün ist das Lebens goldner Baum » (1),

nous exprimons la sympathie et les condoléances attristées de ses amis de Saint-Cloud.

Elie POULENARD.

(1) Jean Holveck donnait de ce vers la traduction suivante : « L'arbre d'or de la vie, que ce soit pour nous le vert de l'Espérance ».

Albert LERMUSIAUX

(1911-1973)
Promotion 1931 (Sciences)

NOTRE ami Lermusiaux est décédé le 30 juillet 1973, âgé seulement de soixante-deux ans, d'une maladie cardiaque qui s'était déclenchée il y a une dizaine d'années. Cette maladie était bien tolérée et notre ami qui avait une volonté ferme, mais souriante, suivait attentivement son traitement. Mais il avait eu et avait encore une vie fatigante qui a malheureusement hâté sa brusque disparition.

Né le 9 juillet 1911, à Escaupont, dans le département du Nord, Albert Lermusiaux appartenait à une famille dans laquelle les dons intellectuels, particulièrement dans les domaines scientifiques et techniques sont remarquables. Son père, agent technique aux Houillères, a inventé un dispositif de séchage du charbon encore employé. Sa mère, très âgée actuellement, a une activité et une fraîcheur d'esprit étonnantes. Son frère, Ingénieur des Arts et Métiers de Lille a fait une belle carrière industrielle. Une de ses sœurs a été Professeur de Mathématiques pendant plus de vingt ans à l'Ecole Normale de Douai et le mari de celle-ci, M. Quinot, a été pendant le même temps, Directeur du Laboratoire d'Hygiène du Travail, fondé par les houillères à Douai. Nous verrons le rôle de M. Quinot dans la carrière scientifique d'Albert Lermusiaux.

Le jeune homme, très doué pour les études, entre à seize ans à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Douai, puis, après une quatrième année d'Ecole Normale à Versailles, entre à St-Cloud en 1931 dans la Section de Mathématiques, Physique et Sciences Appliquées. Il en sort brillamment, en 1933, avec le Professorat.

Il est aspirant à la fin de son service militaire, accompli à

Saint-Cyr. Il fallait entendre Albert parler du cours d'histoire que le Général de Gaulle, alors moins connu, faisait à Saint-Cyr !

Notre ami est ensuite Professeur d'Ecole Primaire Supérieure et d'Ecole Normale dans la région du Nord, jusqu'à la guerre de 1939-1940 qu'il fait comme Lieutenant.

Nommé en 1940 Professeur à l'Ecole d'Arts et Métiers de Lille, il décide de se remettre aux études, aux abords de la trentaine. Il obtient très rapidement les Licences ès Sciences Physiques et Mathématiques et deux Diplômes d'Etudes Supérieures, l'un en Mathématiques, l'autre en Sciences Physiques. Après cela, il cherche quelque temps sa voie. Très doué dans tous les domaines, il a dû parfois avoir des hésitations car choisir c'est toujours se couper de quelque chose. Albert m'a souvent dit qu'il aurait aimé faire des études de Médecine mais il aurait fallu passer le Baccalauréat, qu'il n'avait pas, étant issu de l'Enseignement primaire supérieur, alors qu'il était Président de Jury de cet examen. De plus, cela l'aurait sans doute entraîné loin de l'Enseignement auquel il était très attaché. Mais on comprend sa fierté, vingt ans plus tard, lors des succès de son fils Jean-Luc dans les études médicales.

Revenons à Albert qui œuvre dans la Résistance pendant toute la guerre et devient pour une courte période Directeur Régional à la Jeunesse et aux Sports. Il retourne quelque temps à St-Cloud, dans la Section des Elèves-Inspecteurs et c'est là que nous avons fait connaissance.

Il est nommé au Lycée Colbert à Paris en 1945 — c'était une promotion à cetle époque — et il y reste jusqu'en 1951. Entre temps, il se présente à l'Agrégation des Sciences Physiques et il est reçu brillamment en 1947.

Lermusiaux a été toute sa vie un merveilleux Professeur : très clair, concis mais sachant illustrer les passages difficiles d'exemples et d'applications, calme, bienveillant et très spirituel. Il savait admirablement détendre ses auditeurs par quelques plaisanteries toujours très amusantes.

Son succès le fait nommer au Lycée Turgot dans la classe préparatoire à l'Ecole Municipale de Physique et de Chimie en 1951. Il y reste jusqu'en 1957 et de nombreux élèves de « P. C. » lui doivent leur succès. Mais c'est ici que nous abordons l'étape suivante de sa carrière. A presque quarante ans, il entreprend un travail de recherches dans une des spécialités réputées les plus difficiles : la Physique théorique ! Comme il me l'a souvent dit, il ne pouvait pas faire autre chose à son âge, avec ses charges de famille et son

lourd service d'enseignement ! Ses contacts fréquents et amicaux avec son beau-frère, M. Quinot, qui pratiquait beaucoup les diagrammes des rayons X des charbons au Laboratoire de Douai l'amènent à étudier surtout de façon théorique les structures des cokes et des charbons. Il explique les anneaux de diffusion des rayons X dans les cokes par un modèle qu'il appelle « les motifs en C12 », c'est-à-dire une structure constituée de deux hexagones avec les atomes de carbone à chaque sommet ayant pour côté 1,4 A et distant de 3,4 A, ces motifs étant dispersés d'une manière quelconque dans la masse.

Lermusiaux a le mérite considérable et fort rare de choisir lui-même son sujet de travail, de démarrer seul et d'aller assez loin. Il a la chance d'être puissamment aidé dans la suite par notre grand « ancien », M. Laval, Professeur au Collège de France, Membre de l'Institut. M. Laval préside le Jury de sa Thèse, le conseille dans ses travaux et le fait nommer Maître de Conférences à Nancy, en 1957. Albert s'installe à Nancy. Tout laissait prévoir une très belle carrière. Il se développe alors un événement privé, paroxysme de la malchance qui s'attacha à notre ami presque toute sa vie : sa femme et lui se séparèrent. On pourrait croire en lisant ce qui précède que Lermusiaux était un bourreau de travail vraiment rébarbatif et se désintéressant de tout ce qui n'était pas son métier. Il n'en était rien. Travailleur, certes mais doué et rapide il abattait son temps de travail et savait garder du temps libre qu'il consacrait aux siens. Il aimait tous les enfants et ceux-ci le lui rendaient bien. C'était, par ailleurs, un homme d'une grande culture, brillant et spirituel, avec qui l'on ne s'ennuyait pas. Il ne convient pas de s'étendre sur ce drame dans lequel notre ami n'eut pas tort puisqu'il eut la garde et surtout l'amour de ses enfants mais cet homme sensible et bon conserva un chagrin toute sa vie qui devint alors plus difficile, malgré l'aide et le soutien de son admirable mère et de ses enfants.

En 1961, il quitte Nancy pour Angers où la résidence n'était pas imposée et y reste jusqu'en 1965. A cette date, il est nommé à la Faculté des Sciences de Tours où il reste jusqu'à sa disparition.

Son arrivée à Tours correspond heureusement à un épanouissement sur le plan professionnel. Il devient très vite Professeur titulaire et donne sa mesure dans tous les domaines : enseignement, recherche et organisation. Il a enfin un laboratoire dont il s'occupe passionnément jusqu'à ses derniers jours et qui fait du bon travail.

Des expériences nouvelles sont faites et les modèles et les calculs qui les interprètent donnent lieu à des publications, des mémoires et des thèses. En ai-je entendu parler des « motifs en C12 » que tout le monde n'acceptait pas comme motifs structuraux ! C'est à Tours qu'a eu lieu la réalisation de sa grande découverte qui lui aurait sans doute conféré la célébrité dans son domaine s'il avait vécu pour la faire valoir.

Dans ses recherches, Lermusiaux eut de la chance. Cela ne diminue pas son mérite ; comme disait Pasteur « La chance n'est rencontrée que par celui qui la mérite ». Son sujet de Physique du Solide, hautement théorique, avait en lui la potentialité d'une application dont l'importance est primordiale : la fabrication du coke industriel. Notre ami, peut-être aidé par les traditions familiales, découvrit très vite cette application et la développa jusqu'à sa mort.

Tout le monde sait en effet que le coke produit de la pyrogénation du charbon est indispensable pour la réduction du minerai de fer. Mais il est souvent mal connu que le coke ne provient pas de n'importe quel charbon. Les charbons cokéfiables sont relativement rares. La France, malheureusement pour son économie, en est dépourvue et doit importer le coke des Etats-Unis ou d'Allemagne.

Notre ami eut donc l'idée simple mais que j'ose qualifier de géniale — vu l'importance de la découverte —, découlant de ses travaux, d'ajouter une matière contenant essentiellement du carbone à de « mauvaises houilles », de chauffer et de voir s'il était possible d'obtenir du bon coke, à la fois poreux pour permettre la circulation des gaz et dur pour éviter l'écrasement.

Le succès fut finalement au-delà de toute espérance sur le plan scientifique et technique. L'adjonction de 10 % de brai à du mauvais charbon, suivie d'un chauffage approprié permet d'obtenir un coke excellent à moitié prix du cours normal du coke industriel. On se doute que ce résultat magnifique, atteint vers 1972, demanda des efforts considérables et on comprend la fatigue de notre ami qui ne se ménageait guère.

La notion même d'invention n'est pas simple. Il y a toujours des antériorités. Cependant, il semble que la priorité d'Albert Lermusiaux n'a jamais été discutée. Elle repose sur des articles parus dans les grands journaux scientifiques, dans des études publiées par le C. N. R. S. et le Centre atomique d'Harwell en Angleterre et dans plusieurs brevets. Elle repose aussi sur les invitations à l'étranger particuliè-

rement dans les pays de l'Est européen, très préoccupés par ce genre de problèmes. Lermusiaux alla plusieurs fois en Hongrie, Pologne, Bulgarie, Roumanie, Tchécoslovaquie, invité par les Académies des Sciences de ces pays. Il devait aller en Russie et à Madagascar l'année de sa mort.

Si la priorité de son invention n'a pas été discutée, l'intérêt de celle-ci l'a été : « Méthode ridicule et dangereuse », ont dit les uns, « invention sans intérêt », ont dit les autres.

Au fur et à mesure que le temps passait, l'intérêt des industriels soit du côté du charbonnage, soit du côté pétrole et celui des Organismes d'Etat n'a cessé de croître. Il est certain que s'il avait vécu, sa méthode se serait imposée.

On peut regretter, au moment où l'Etat s'efforce d'organiser la Recherche et d'aider ceux qui veulent bien se laisser orienter vers les applications, qu'un Professeur d'Université français qui fait une découverte dans un domaine si important pour l'Economie n'ait reçu en fait aucune aide et encouragement des pouvoirs publics. Notre ami était un modeste mais son travail était connu, publié ; il avait fait lui-même des démarches auprès de nombreux organismes officiels mais malheureusement sans succès.

Il faut maintenant parler de l'activité de notre ami dans la vie syndicale et corporative.

Albert Lermusiaux a milité au Syndicat National de l'Enseignement Supérieur et a contribué à la rédaction du premier Mémento Administratif, remarquablement fait, qui a eu plusieurs éditions successives. Il quitta le Syndicat à la suite de désaccord concernant le rôle de l'Agrégation dans l'Enseignement français. Il milite ensuite dans les rangs de la Société des Agrégés. Il est de ceux qui considèrent qu'un concours accessible à tous, étudiants et fonctionnaires, est la solution la plus juste et la plus démocratique pour pourvoir les postes de professeurs de l'enseignement secondaire et éventuellement les postes d'assistants de l'enseignement supérieur. Il manifeste une activité considérable au sein du bureau, préparant les rapports concernant l'Enseignement scientifique, participant aux délégations, etc.

Albert avait deux violons d'Ingres qui méritent d'être rappelés. C'était un photographe de grand talent. Sa famille conserve une collection magnifique de photographies de paysages, de fleurs et de sujets divers dont la valeur artistique est égale à celle des œuvres des grands photographes. Un autre dérivatif moins prenant, plus étonnant aussi, dont il ne parlait qu'aux intimes, était d'écrire des poèmes. J'ai conservé de lui un recueil dont quelques pièces, notamment

celle sur la mort d'un enfant, dégagent une émotion authentique.

Sa disparition prématurée, au moment où ses travaux aboutissaient et où il allait en recueillir les fruits, au moment où les Enseignements sont en pleine évolution et ont besoin de voix à la fois raisonnables, expérimentées et novatrices est un sujet de chagrin, et de regret pour sa famille, ses amis et tout son entourage. Albert Lermusiaux est de ceux qui ont honoré leur Ecole.

Marc DURAND.
Promotion 1943 Sciences.

Claude CRISTIN

(1938-1972)
Promotion 1958 (Lettres)

CLAUDE Cristin est mort des suites d'une longue maladie, le 6 juillet 1972, à l'âge de trente-quatre ans. Il était entré à l'Ecole en 1958. Agrégé de Lettres Modernes, il avait enseigné successivement à Valréas, à Nanterre, à Los Angeles et à la Faculté de Nice. Plutôt que d'évoquer ici ce que fut l'amitié qui nous a unis, de dire la tristesse de ceux qui l'ont connu et aimé, de tenter de restituer sa générosité, son élégance, sa discrétion et sa fidélité, je voudrais, autant par pudeur que par impuissance, rappeler, qu'au-delà de souvenirs précieux que nous conservons de lui, il nous reste, tombeau dérisoire mais vivant, le témoignage des recherches qu'il avait entreprises.

Claude Cristin avait, il y a quelques années, commencé une thèse de doctorat sur l'**Image du Travailleur Intellectuel dans la Littérature Française de la première moitié du XVIII[e] siècle** dont deux chapitres, à l'initiative de son directeur de recherche Jean Sgard et de ses amis, ont été publiés sous le titre **Aux Origines de l'Histoire Littéraire** par les Presses Universitaires de Grenoble en 1973. Si ces pages nous rappellent trop bien qui il fut, si elles nous font cruellement sentir quel vide il a laissé, si en le lisant nous avons plus nettement conscience du grand livre qu'il aurait pu

NOTE : L'Amicale des Anciens Elèves de Saint-Cloud a souscrit à 50 exemplaires de l'ouvrage posthume de Claude Cristin : **Aux Origines de l'Histoire littéraire.** Nous pouvons les céder aux camarades qui en désireraient un exemplaire, au prix de souscription (14 F, franco de port).

écrire, nous savons aussi que par cette présence de son écriture ici, et dans les articles qu'il avait publiés dans la **French Review, la Revue des Sciences Humaines, la Revue d'Histoire Littéraire de la France, les Annales de la Faculté des Lettres de Nice,** présence susceptible d'éveiller de nouvelles curiosités, de promouvoir de nouvelles recherches, rien ne s'est vraiment achevé, ni pour lui, ni pour nous.

Jean-Marie GOULEMOT.

AUTRES DEUILS

Voici la liste alphabétique des autres anciens de l'Ecole dont nous avons appris le décès depuis la publication du précédent **Mémorial :**

— Georges AUBERT (1912 Lettres)
— Paul BATAILLARD (1939 Lettres)
— François BERNARD (1965 Lettres)
— Roger BERTOLEAUD (1911 Sciences)
— Maurice BONNOT (1962 Elève-Inspecteur)
— Louis COGNARD (1924 Sciences)
— André COMBES (1933 Lettres)
— Jean DAIGUEPERCE (1966 Elève-Inspecteur)
— William DIVILLE (1925 Lettres)
— Marcel FREREJACQUE (1913 Sciences)
— Auguste GLEYZE (1897 Lettres)
— Georges HUREAUX (1948 Elève-Inspecteur)
— André MILLERET (1956 Sciences)
— Auguste REY (1930 Sciences)
— René ROGER (1909 Sciences)
— Jean THILL (1924 Elève-Inspecteur)
— Louis TRELAT (1910 Sciences)
— André URVOY (1914 Sciences).

Ceux de nos camarades qui les ont connus, et qui seraient susceptibles de nous fournir, soit une notice nécrologique complète, soit des témoignages ou des renseignements biographiques, sont priés de les faire parvenir au Secrétaire de l'Amicale, qui les en remercie vivement d'avance.

Nous remercions également ceux qui pourraient nous signaler d'autres décès dont nous n'avons pas eu connaissance.

∴

L'Amicale présente ses sincères condoléances à son président Jean LAVAL, à M. Germain BOUTILLIER, à M. MILLET, à notre camarade Robert ROULEAU, et s'associe à leur douleur dans les deuils cruels qui les ont récemment frappés.

IMP. CORBIÈRE ET JUGAIN - ALENCON